François-Michel Rigot

Origine de la tradition mariale

Le mystère de la Femme

ARTÈGE LETHIELLEUX

Origine de la Tradition mariale

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2017, Groupe Elidia
Éditions Artège - Lethielleux
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsartege.fr

ISBN : 978-2-249-62437-7
EAN pdf : 9782249625978

François-Michel Rigot

Origine de la Tradition mariale

Le mystère de la Femme

ARTÈGE LETHIELLEUX

Rien n'est caché qui ne deviendra manifeste,
Rien non plus n'est secret qui ne doive être connu
et venir au grand jour.
C'est la gloire de Dieu de celer une chose,
C'est la gloire des rois de la scruter.

Proverbes 25, 2

C'est une part de bonheur réservé aux justes
de connaître tes privilèges
Et de les publier autant que tu le mérites
Car cela fait partie des choses que l'œil n'a pas vues
Que l'oreille n'a pas entendues
Et que le monde lui-même se saurait comprendre.

Nicolas Cabasilas

Celle en qui recommence d'une façon nouvelle
Le fait d'être une personne humaine.

Benoît XVI
L'enfance de Jésus.

Préliminaire

Alors que le chantier arrivait dans sa phase terminale, j'ai dû faire un choix important. Depuis le début du travail, j'avais retenu, comme base historique de la parution des synoptiques, la datation longue, c'est-à-dire les années quatre-vingt, cautionnée par de nombreux auteurs respectables, parmi lesquels, le Cardinal Joseph Ratzinger. Elle avançait les points suivants : antériorité de Marc par rapport aux deux autres synoptiques, et par conséquent, édition des deux évangiles de l'enfance repoussée plus ou moins loin après le siège de Jérusalem en 70, beaucoup n'hésitant pas à parler des années quatre-vingt[1]. De même, à plus forte raison, pour les *Actes des apôtres* écrits après l'Évangile. Avec ces évaluations historiques, allait toute une série de mises en doute : l'apôtre Matthieu n'est pas l'auteur de la dernière mouture de l'Évangile paru sous son nom, de même pour Luc et pour Marc, sans parler des épîtres pastorales, puis de celles de Pierre et de Jude. Tous ces écrits, admettait-on facilement dans beaucoup de milieux scientifiques, étaient des « pseudépigraphes »[2].

---

1. Ferdinand Christian Baur, mort en 1860, ne craignait pas de reculer la composition des écrits néotestamentaires au milieu du second siècle. Adolphe Harnack, dès 1910 revenait déjà à la datation classique que nous allons exposer. Cette position a été à nouveau abandonnée à la suite de Bultman.

2. « Les évangélistes furent des chrétiens de seconde génération qui n'avaient pas été témoins eux-mêmes. J'accepte l'opinion commune selon laquelle Marc fut le premier de nos évangiles écrits, vers 60. L'auteur de l'évangile attribué à Matthieu n'était pas Matthieu, le collecteur d'impôts et le compagnon de Jésus, mais un chrétien inconnu qui usait de Marc comme de sa source, et d'autres traditions, et qui peut avoir écrit vers 80. L'Evangile de Luc peut être daté des années 80, et est aussi dépendant en partie de Marc ». Raymond E.

Il semblait donc difficile de paraître sérieux sans se réclamer de ce *consensus* reçu par beaucoup comme une sorte de dogme établi. Pourtant, la justification d'une telle datation gardait, à tous les niveaux, un caractère largement hypothétique. On n'y rencontrait jamais ce qu'on peut appeler une preuve capable d'interdire toute hypothèse divergente. N'ayant pas l'intention de me mêler de ces questions d'histoire, et tenant à paraître sérieux, je me suis cru en devoir de faire comme tout le monde. Les mésaventures de Tresmontant, jadis, et plus récemment, le caractère hautement fantaisiste de certaines publications se croyant presque en mesure de restituer le fil des événements néotestamentaires au jour le jour dans les semaines, les mois qui suivirent immédiatement la Pentecôte, confirmaient qu'il n'était pas sage de s'aventurer en dehors du *statu quo* qui régnait jusqu'à hier dans l'exégèse historique.

C'est ainsi que le gros de ce travail a été effectué sur cette base qui repousse Matthieu et Luc largement après le siège de Jérusalem. À la limite, il aurait été plus simple pour moi si je n'avais pas fait la découverte dont je vais brièvement parler qui m'a conduit à une révision complète des dates que j'avais données.

Dès les années 2005, j'avais prêté une oreille distraite à des affirmations de maîtres de l'École Biblique de Jérusalem selon lesquelles l'antériorité de Marc par rapport à Luc et Matthieu était une thèse reconnue désormais comme tout à fait discutable. Plus récemment, j'ai eu l'occasion de lire un

---

Brown, *The virginal conception and bodily Resurrection of Jesus*. P. 16. Paulist Press N. Y.1973.

Ou encore : « Les Ecrits du Nouveau Testament, évangiles et Actes des apôtres, sont décalés chronologiquement de quelques générations et constituent une réécriture de l'histoire ». Et plus loin « Nous ne connaissons Jésus prédicateur galiléen de langue araméenne et de culture hébraïque qu'à travers des textes écrits en grec qui sont pour la plupart postérieurs à la révolte juive ». Marie Françoise Baslez, *Les premiers temps de l'Eglise.* Folio histoire, 124. p. 8 et 10. 2004.

grand nombre d'extraits de l'œuvre de Philippe Rolland[3] explorant systématiquement la voie ouverte par les travaux de John Robinson. Cette lecture m'a mis devant le fait que bon nombre d'exégètes américains et anglais, et désormais français, rompaient complètement avec la théorie des deux sources et sa datation tardive. En face de l'hypothèse sur laquelle reposait le *statu quo*, Philippe Rolland, rappelle des faits solides, des récurrences incontestables, il met le doigt sur des négligences impardonnables pour des gens qui se veulent des professionnels de l'objectivité scientifique[4].

Au terme, on est donc ramené à la vérité des premiers témoignages patristiques. Matthieu et Luc ne peuvent pas avoir dépendu de Marc, car les exégètes savent très bien que Matthieu et Luc sont souvent en accord littéral contre ce dernier d'une part, et que Marc fusionne souvent des textes parallèles de Matthieu et Luc. Ces faits sont inconciliables avec l'affirmation que ce sont eux qui dépendent de lui.

Mais surtout, des faits historiques essentiels négligés par datation tardive des deux sources remontent à la surface. La fin des Actes est reconnue à nouveau comme la balise historique incontournable pour tout le Nouveau Testament. C'est un fait et non une hypothèse : ce livre s'arrête brutalement en 62 alors que l'auteur ne sait manifestement rien des graves événements qui sont désormais tout proches, à savoir la mort de Pierre et de Paul, ainsi que, quelques années plus tard, la chute de Jérusalem. Aucun texte du Nouveau Testament ne permet d'affirmer sérieusement que lorsque Luc achève la rédaction des

3. Ce paragraphe est un résumé des principaux arguments donnés par Philippe Rolland, *Les premiers évangiles. Un nouveau regard sur le problème synoptique*, Cerf, Paris, 1984. Philippe Rolland, *L'origine et la date des évangiles Les témoins oculaires de Jésus*. Edition numérique. Il s'appuie aussi sur l'introduction aux évangiles synoptiques de la *Bible de Jérusalem*, 2005.

4. Comme par exemple l'affirmation selon laquelle Irénée, au troisième siècle, était le premier à utiliser la *Première à Timothée* alors qu'un ouvrage du père Spiq sur cette lettre montre que cette épître est utilisée par Ignace d'Antioche et encore plus tôt par Clément de Rome qui l'attribue à saint Paul que Clément avait personnellement connu.

Actes, il connaît ces événements qui font suite à son récit. Tout montre au contraire, que celui qui écrit le récit de l'arrivée à Rome de saint Paul ne sait de ce qui l'attend dans un avenir proche. Cette ignorance permet de dater ce moment de façon certaine : nous sommes du vivant de Pierre et de Paul, dans le début des années soixante. Et par conséquent les autres synoptiques sont de la même période.

Le *statu quo* a cru pouvoir s'en débarrasser avec l'argument selon lequel certains passages des synoptiques, en particulier Luc 19, 42-44, étaient des notations écrites *post eventu*. Mais, le jour où l'on s'est avisé d'y regarder de plus près[5], celui-ci se révéla pitoyable. Il suffit à la *Bible de Jérusalem* de quelques lignes pour en montrer sans appel la nullité. On peut lire en effet la note suivante pour le verset 19,44 : « Cet oracle entièrement tissé de réminiscences bibliques sensibles surtout depuis le texte grec (citations que nous passons) évoque la ruine de Jérusalem en 587 av. J. C. autant et plus que celle de 70 après J.-C. dont il ne décrit aucun des traits caractéristiques. On ne peut donc conclure de ce texte que celle-ci s'est déjà produite [6] ». Celui qui a rédigé cette note devait bien savoir qu'il détruisait ainsi un des principaux fondements de la datation tardive des savants du vingtième siècle.

Il reste l'argument des témoignages patristiques. Au tournant du second siècle des auteurs comme saint Ignace d'Antioche et un peu plus tard Justin ne semblent encore pas connaître les Évangiles dans l'état où nous les connaissons maintenant. Mais c'est peut-être aller un peu vite d'en déduire que ceux-ci n'existaient pas au début du second siècle. Il faut au contraire maintenir le paradoxe entre fin des Actes, dans les années soixante, et l'ignorance de ces deux pères de l'Église primitive. Ce paradoxe s'éclaire si on se souvient d'un certain nombre de faits admis de tous : dans les années soixante, les

5. R. Brown lui-même, comme on l'a vu, ardent partisan du statu quo, reconnaît dans un de ses nombreux écrits, que l'argument n'est pas très convaincant. Cf J.C. Petitfils p. 505.
6. BJ. 2005. p. 1796. Note b.

trois Synoptiques arrivent dans un espace déjà bien rempli. On ne les attendait pas. Il y avait d'abord une tradition orale très féconde et très bien organisée. Par ailleurs, le Prologue de saint Luc nous explique que beaucoup d'écrits existaient déjà. De plus, l'expérience si vivante et essentiellement orale de la prédication évangélique est ressentie comme une réalité d'une autre nature que les « Écritures ». Enfin, la séparation d'avec les juifs que matérialisera plus tard la publication d'un « Nouveau Testament » n'était pas encore à l'ordre du jour. Nous sommes tellement habitués aux deux Testaments que nous avons du mal à nous rendre compte de la révolution mentale qu'a représenté la formation et surtout la sélection du recueil des écrits néotestamentaires et enfin leur homologation comme écriture sainte à égalité avec l'Ancien Testament. Pour y venir, il a fallu une longue maturation des esprits qui pourrait expliquer le paradoxe entre parution précoce des Évangiles, et témoignage relativement tardif des pères à leur égard. Avant qu'ils ne prennent leur stature d'Écriture sainte, il fallait que l'Église et la Tradition juive prennent conscience de leurs divergences, ce qui a exigé ce processus long devant lequel on s'étonne.

Dans son très beau livre « *Jésus* », Jean Petitfils nous montre l'exemple en n'hésitant pas, pour un exposé historique sur Jésus, à s'affranchir complètement du *statu quo* de la datation tardive, qu'il renvoie aux rangs des hypothèses périmées. Il considère les dates que propose Philippe Rolland, comme s'imposant incontestablement. Il ajoute d'autres arguments à ceux déjà largement probants donnés par Philippe Rolland. En particulier, il montre que certains passages de Matthieu s'accommodent bien mieux du début des années soixante que des années quatre-vingt. L'épisode du débat entre Jésus et Pierre sur l'impôt du temple, celui de l'obole de la pauvre veuve ou bien encore la mention à propos du champ du sang « appelé ainsi encore aujourd'hui », se lisent spontanément comme destinés à des lecteurs contemporains de la Jérusalem d'avant la destruction du temple.

Il y a ainsi de nombreuses parenthèses dans les quatre Évangile où l'auteur quitte son récit pour se permettre une allusion à un fait contemporain, par exemple encore la précision selon laquelle Simon de Cyrène est le père de Rufus. Dans ces conditions, on s'explique mal qu'avec une datation longue les auteurs se seraient abstenus de toute allusion à des événements aussi considérables que la mort des deux apôtres, ou la destruction toute récente du temple et de la ville. Ces événements majeurs étaient dans tous les esprits. J.-C. Petitfils conclut « l'idée centrale de Robinson, à savoir le manque de référence explicite à la destruction du temple dans les synoptiques n'a pas reçu d'explication convaincante de la part des partisans d'une datation postérieure à 70 ». Et il poursuit : « La datation des synoptiques antérieurement à l'an 70 bouscule peut-être les bases sur lesquelles les exégètes ont travaillé pendant des décennies, - et c'est bien là la raison pour laquelle elle les perturbe - elle n'en demeure pas moins la plus probable aujourd'hui [7] ».

Nous choisissons donc nous aussi de revenir à la datation classique du début des années soixante pour les trois synoptiques[8]. Cette rectification dans la datation, pour ce qui concerne ce travail, est gratuite, car elle ne touche jamais la substance de notre démarche qui a été faite initialement avec la datation longue.

En accomplissant ce travail, j'ai parfois été submergé par l'impression – que nos lecteurs éprouveront peut-être en nous lisant – d'un « deux poids deux mesures » devant beaucoup d'évaluations qui se présentent comme scientifiques. Dès qu'un argument met en question un point de Tradition, il en reçoit automatiquement une force tout à fait indue qui le propulse

7. « *Jésus* ». J. C. Petitfils. p. 505.

8. En sachant bien qu'elle concerne aussi saint Jean pour l'essentiel, même si l'édition finale de son œuvre est plus tardive. Pour lui aussi vaut l'affirmation selon laquelle la destruction du temple et de Jérusalem ne se laisse sentir nulle part dans son écrit.

très loin au-delà de sa portée réelle[9]. La mentalité scientifique moderne pose que l'hypothèse « Dieu » ou « Tradition » est par elle-même antiscientifique. Il s'est ainsi institué une sorte de rite d'entrée dans le « milieu », constitué par un jugement de dédain par rapport à un point de Tradition. Il suffira d'avoir jeté le doute. Nous en verrons quelques exemples. Cette manière de montrer qu'on n'est pas naïf conduit insensiblement à ériger en *statu quo*, parfois même en dogmes, des hypothèses non critiquées objectivement et dépourvues de fondement. Cette manière de faire si courante, plagie les grands savants qui savaient porter la question sur les vrais points faibles de la Tradition. Malheureusement, elle a engendré un climat délétère qui ne contribue en rien à la sérénité de la recherche scientifique.

Notre propos, en disant cela, n'est certainement pas de refuser l'espace nécessaire de liberté aux exigences de l'enquête historique, ni la possibilité de vérifier les données de la Tradition. Nous voulons seulement rendre à celle-ci qui est la Mémoire de l'Église, (et non pas son imagination) la place légitime qui lui revient par nature dans tous les sujets qui touchent la foi. Même si cette mémoire nécessite un travail constant de purification, c'est avec elle seulement, que se trouve la véritable intelligence de la foi et par conséquent de l'histoire qui la soustend. 2000 ans d'histoire sont là pour montrer que cette revendication est légitime. Que reste-t-il, en effet, de tant d'ouvrages qui, depuis un siècle, se prétendaient à la pointe de la science, et imaginaient très naïvement rétablir la vérité aux dépens de la Tradition ?

9. Cela se comprend dans une certaine mesure : lorsqu'une difficulté est soulevée contre un enseignement traditionnel, il est normal que cette difficulté accapare l'attention des chercheurs et reste ainsi au premier plan. C'est ainsi que la Tradition peut s'affiner et se purifier. Ceci dit, tant que la démonstration n'a pas abouti, la présomption de vérité devrait rester à la Tradition.

INTRODUCTION

La discorde entre Synoptiques et récits de l'enfance

Le témoignage de l'expérience mariale au long des siècles

De nos jours, dans la mesure où l'on se veut, malgré tout, fidèle à la Tradition, on adopte facilement à l'égard de la mère de Jésus une attitude de condescendance. Et le mystère de la Vierge, comme un candidat un peu insuffisant dans ses performances, se voit repêché de justesse à l'examen. On lui concède une petite place qui n'empiète surtout pas sur l'unicité devenue intouchable de l'unique Médiateur. La « nouvelle Ève » de la Tradition est tenue de rester une petite fille bien sage, mais à peu près insignifiante, qui ne se mêle pas des affaires de son Fils, sinon comme notre sœur, à la manière commune.

Comment ne voit-on pas le côté presque machiste d'une telle conception qui pose un Rédempteur refusant toute collaboration de la part de « la Femme » qui est sa propre mère pour l'accomplissement de son œuvre de salut dans laquelle elle est pourtant totalement impliquée ? Est-ce qu'une christologie ne contenant pas dans ses flancs une révélation du mystère de la Femme à hauteur de celle du Christ, pourrait avoir quelque chance d'être la christologie du Dessein bienveillant éternel, et l'accomplissement plénier des Écritures ? Nos pères n'avaient-ils pas une conception bien plus équilibrée du rôle de cette femme dans l'accomplissement de l'Économie divine ? Ne confessaient-ils pas en Marie une révélation du mystère de la Femme tout aussi paradoxale que celle de *l'Ecce homo* de saint Jean et pourtant toute autre, comme son répondant féminin, comme la nouvelle Ève au côté du nouvel Adam ? Le Concile ne nous a-t-il pas enseigné que c'est seulement dans le Christ

que le mystère de l'homme - homme et femme – nous est pleinement révélé ?

Il nous a semblé qu'il devenait urgent de nous demander à nouveaux frais où se trouvait la vérité dans cette contradiction entre une position minimisant le rôle de la Vierge, et celle très large de la Tradition ecclésiale universelle qui a reconnu à la mère de Jésus une participation unique et essentielle, mais cachée, à l'œuvre de son Fils. En réalité, la manière dont on reçoit le témoignage scripturaire et traditionnel qui nous parle de la mère de Jésus risque bien plus de nous juger que de mettre en péril une Tradition depuis longtemps irréformable de l'Église de tous les temps.

L'ouvrage qui suit, sans se soucier de féminisme (à moins que la question mariale ne constitue le fondement ultime d'un vrai féminisme) entend reprendre de façon synthétique la documentation dans laquelle s'exprime ce témoignage concernant la mère de Jésus afin d'en montrer, dans son articulation avec l'histoire, la force et la très profonde cohérence.

Il ne sera pas inutile en tout premier lieu de consacrer quelques pages pour évoquer rapidement la fécondité toujours actuelle du mystère de Marie dans la vie de l'Église puisque cette fécondité, selon l'Évangile, est le critère suprême de la vérité.

L'expérience mariale, en effet, accompagne très souvent ceux qui cherchent sérieusement à vivre du Christ. Tous ceux qui font cette expérience sont unanimes pour dire qu'elle est pour eux un appui qui les rend forts dans les épreuves et les tentations que comporte nécessairement la vie chrétienne. Cette expérience de toujours, si connaturelle à la foi chrétienne, témoigne à la face du monde une vérité qui est celle de l'efficience unique et irremplaçable du mystère de la Vierge dans l'Église.

Un véritable exégète sait, lorsqu'il aborde le mystère de la Vierge, qu'il touche à quelque chose d'éminemment vivant

dans l'Église. Non seulement Marie a joué un rôle essentiel dans le passé de la Tradition chrétienne, mais de nos jours, sous toutes les latitudes, ce rôle et cette fécondité deviennent encore plus manifestes. Des foules innombrables se pressent dans les sanctuaires mariaux du monde entier, aussi bien en Pologne qu'en Chine, à Guadalupe qu'en Afrique. Pendant que la France se déchristianise, Lourdes devient le lieu le plus visité en France après Paris, et ne cesse de croître en importance. De même encore, on constate que partout où jaillissent des communautés nouvelles, des mouvements où la joie de croire déborde et où le christianisme retrouve son visage jeune et joyeux, la Vierge est là, immanquablement.

C'est la grâce divine qui fait que cette expérience de la personne de la mère de Jésus ne se limite pas aux années où elle vivait encore ici-bas, mais se prolonge au long des siècles. Il se trouve que nombre de ceux qui ont cherché à vivre de la promesse de Jésus *d'être avec nous jusqu'à la fin du monde*, ont fait en plus l'expérience d'une présence tout aussi mystérieuse et intense de sa mère qui, loin de concurrencer celle de Jésus, ne faisait que la servir et la rendre toujours plus intense. N'est-ce pas ce que montre l'exemple de tant de saints en qui l'ouverture toute grande au mystère de Marie n'a fait que sceller et rendre inébranlable la foi dans le mystère du Christ. Un Maxime le Confesseur, le grand théologien du mystère du Christ au septième siècle en Palestine dont on sait maintenant qu'il fut l'auteur d'un des plus beaux monuments littéraires de toute la Tradition mariale chrétienne, à savoir *l'Hymne Acathiste*, fut un très grand ami de la Vierge. Celui qui fut le théologien de l'Incarnation qui résista seul et au prix de sa vie à ceux qui refusaient le Concile de Chalcédoine était un passionné de la Vierge. Sa « confession » permit l'intégration définitive de ce Concile dans le trésor de la Tradition. La *Vie de la Vierge* qu'il a écrite et où se trouve le premier jet de l'hymne susdite annonce déjà Grignon de Montfort et appose le sceau de la Vierge à son martyr pour la défense du mystère du Christ. On peut dire

de tels hommes qu'ils ont rencontré la Vierge elle-même, en sa personne, dans une expérience immédiate qui va très loin au-delà d'une doctrine, bien nécessaire cependant, qui aurait eu leur faveur. Ils ont expérimenté une amitié, un amour très profond, une relation réelle et vivante avec elle, qui a permis au Christ de s'emparer de leur vie pour la conformer à la sienne.

Le *Totus tuus* de Jean Paul II, de même, recouvre non pas seulement une théologie, mais bien une réelle rencontre. Cet apôtre à la taille de géant vivait toujours avec la Vierge et la priait sans cesse. Même si, comme par hasard, pour des raisons qui sont redevables à l'air du temps, cet aspect de sa vie est en général peu mis en valeur, il suffit de regarder quelques photos de ses voyages pour constater qu'il avait, dès que c'était possible, le chapelet à la main. On sait par ailleurs qu'il aurait voulu faire de Grignon de Montfort un docteur de l'Église, mais qu'il en a été empêché.

Dans un autre genre et dans un autre style, Bernadette Soubirous, sans avoir fait d'études ni écrit de livre, a fait le même genre de rencontre aussi déterminant pour le restant de sa vie. Ces hommes et ces femmes présentent suffisamment de garanties d'équilibre mental et de santé du jugement pour que leur témoignage et celui de leurs innombrables semblables moins célèbres, réclament d'être pris au sérieux par quiconque les aborde sans a priori. Celui de Bernadette a été donné à une époque où l'on croyait que la science moderne allait mettre fin à toutes les superstitions de la religion. Son témoignage passé au crible de la science la plus méfiante n'a fait que mettre en évidence l'authenticité de la personne et de ses paroles, et la mauvaise foi de ses détracteurs.

Ces témoignages qu'il serait facile de multiplier en faisant surtout appel aux saints de la Tradition[1] se relient, comme les

1. Ce qui est dit dans la citation suivante à propos de la co-rédemption de la Vierge vaut d'autant plus pour l'ensemble du dogme marial déjà reconnu de l'Eglise :
In the final century of the second millennium there has been "a hagiographical chorus... which, without respite, has occupied itself in singing in unison the

maillons d'une chaîne d'un seul tenant, au fait même premier et fondamental qui est la personne même de Marie, il y a 2000 ans, et en même temps au fait de sa présence vivante dans la Gloire, présence toujours actuelle, où elle siège à la droite du Roi.

La grâce de discernement des esprits est le charisme de l'Église, et pour elle, ce qui se passe de nos jours n'est que la continuité de ce qui habite la vie de l'Église depuis les origines. C'est au fruit qu'elle reconnaît l'arbre. Quel que soit le discours dominant à la mode, l'Église suit d'instinct l'Esprit là où il jaillit. L'expérience mariale illustrée par tellement de chrétiens autrefois, se poursuit plus que jamais de nos jours, et elle continuera sans aucun doute jusqu'à la fin des temps.

Il est évident qu'il ne serait pas très sage, de ne pas faire confiance à l'unanimité de l'innombrable nuée de témoins qui depuis deux mille ans, malgré les différences considérables de culture, de science, de sensibilité, d'époque, d'aire géographique, de rite, voire si on tient compte de l'Islam, de religion, se rejoignent pour célébrer le même mystère de la *Theotokos* toujours vierge. Il est inconcevable qu'une Tradition aussi consistante, aussi universelle, aussi unanime à travers le temps et l'espace ne se raccroche qu'à quelque phantasme produit par l'imagination de quelques illuminés. Si, en raison de la nature de ces expériences, on ne peut pas arriver à des preuves « scientifiques » - nous verrons qu'il est en effet impossible, rationnellement parlant, de vérifier ce phénomène au

---

sweetest glory of Mary our Mother co-redemptrix and universal Mediatrix of all graces... The teaching of the Saints is the teaching with the greatest possible guarantee for our Faith. Only the Saint, in fact, possesses the *sensus fidei* at the level of radical maturity in the practice of heroic virtue, and principally of the theological virtues : faith, hope, and charity. Perhaps no one like the Saint lives his Christian life with fullness and totality "in the light of faith under the guidance of the Church". Rev Stephano Manelliffi Marian. Co-redemption in the Hagiography of the 20 th Century. *Mary co-redemptrix. Doctrinal issues Today* p. 191-192. Queenship publishing company 2001.